

usines désaffectées sont remplacées par des immeubles flambant neufs, sans âme. Mauvaise pioche encore, parce que le périple minimaliste (à peine quelques rues, sillonnées sans relâche pendant deux ans) nécessite une Fiat 126 en proie aux pannes récurrentes, une famille (épouse, fille, mère, grand-mère) et un goût indéfectible pour les bistrotts et restaurants ouvriers (d'où le titre) nés d'une histoire personnelle que tout le monde n'a pas. Alors on reste chez soi et on rêve de fréquenter le Père tout va bien, le café Europa, le Carrefour, le Café Portugal, La Gondole (café-restaurant établi dans les murs d'une ancienne église), d'autres encore, et d'y discuter le bout de gras avec les patrons, serveurs et clients de passage, pour se une mythologie du réel. Presque à la fin, l'auteur avoue : « J'ai peur qu'une page se tourne / Alors je préfère terminer le livre avant / ne pas savoir / tout laisser en suspens » et, plus bas : « Mes construire centres d'intérêts se sont rencontrés, interpénétrés, les visages de mes grands-parents se superposent à ceux des ouvriers, j'entends parler d'autres langues, j'ai trouvé un petit périmètre au sein duquel j'ai voyagé ». On lit malgré tout jusqu'au bout et en effet, on est triste d'arriver à la fin du voyage. Mais, nous dit l'auteur « la vie pourrait faire encore rebondir le récit, car la vie est plus forte que les livres, que les histoires qu'on invente, le livre pourrait presque continuer de s'écrire tout seul, sans moi » Ce qui est peut-être la définition du poème. Attention, chef-d'œuvre de délicatesse, de poésie vraie et d'humanité.

Jean-Claude Martin, *Odyssée quoi la vie*, l'Aiguille
Jean-Claude Martin est poète, sa bibliographie en témoigne, comme l'atteste sa qualité de président de la Maison de la poésie de Poitiers. Mais il ne dédaigne pas les incursions dans le genre théâtral, de plus en plus souvent d'ailleurs, et nous avions rendu compte de *D'eux*, courtes pièces ou sketches à deux personnages. Ici l'envergure est autre puisqu'il s'attaque à un monument de la littérature et de la mythologie : le périple d'Ulysse après la Guerre de Troie. Tout y est, de Charybde à Nausicaa, en passant par Scylla et Circé, les Sirènes et Calypso, jusqu'au retour à Ithaque où Pénélope n'a pas fait tapisserie. Pour la mise en scène, Cecil B. de Mille est pressenti, mais, prudent, Jean-Claude Martin précise dans ses didascalies « *Troie vient d'être prise. Troie est en flammes (si le budget le permet).* » Et on comprend vite que Martin s'amuse beaucoup en suivant certes à peu près l'histoire connue, mais en y ajoutant ici, là, un peu partout en fait, des grains de sel (qui ne manquent pas en mer) : jeu sur le nom des per-

Décharge n°182 (juin 2019)

sonnages, anachronismes, considérations philosophiques, sociales, économiques, et aussi un secret bien caché d'Ulysse, qui décapent le mythe et emportent le lecteur à travers la suite de scénettes en commençant par la presque fin : Ulysse et un autre personnage nommé Onculos dérivent sur un radeau au milieu de nulle part où la tempête fait rage (paquets de mer en fonction du budget aussi). Pour espérer encore mais aussi pour s'occuper, ils se remémorent les péripéties du voyage, donnant vie à différents tableaux en flashback. L'ensemble est bien rythmé, narquois, très agréable à lire. Et le fameux secret d'Ulysse, sa faute originelle en quelque sorte, liée au Cheval qui lui vaut sa réputation, tient le spectateur en haleine tout en donnant à l'ensemble une gravité, une profondeur psychologique très appréciable. Le sous-titre de la pièce, *Ulysse dans ma tête*, nous avait mis la puce à l'oreille : cet Ulysse est plus proche de nous qu'on ne pourrait croire, plus homme qu'héros en tout cas.

Jean-Claude Martin
Odyssée quoi la vie
Ulysse dans ma tête



Collection Théâtre
l'Aiguille

Bernard Ascal, *Pierre Mac Orlan, écrits de guerre*, EPM
Après les poèmes surréalistes de *Pâtisserie mécanique* (cf Décharge 179), Bernard Ascal a enregistré du même auteur les écrits de guerre (de 14-18, bien sûr). Du même auteur, il faut le dire vite, car la veine est ici très différente. Ces textes, qui paraissent extraits de carnets ou de souvenirs rédigés après coup, évitent tout à la fois le pathos et le voyeurisme, ils se tiennent à l'exacte distance du témoignage et c'est bouleversant. Bernard Ascal a un phrasé lent, qu'on peut imaginer lesté d'un barda de 10 kilos, et un timbre légèrement éraillé, voilé, où l'on entend la pluie incessante, la boue dans laquelle on piétine pendant des heures, des jours, des semaines. Seuls trois textes sont chantés, et encore, fredonnés plutôt, les autres sont dits, séparés les uns des autres par de courtes compositions de jazz. Alors bien sûr, on en a entendu, depuis quatre ans, des témoignages, des lettres de poilus, des journaux de tranchées, mais Pierre Mac Orlan parvient à nous surprendre par son regard de poète qu'il dirige vers des détails méconnus, les animaux, chevaux, mulets, pigeons, chiens et même chats qui partageaient le sort des soldats, ces autres pour qui la guerre fut période faste, rats, corbeaux, corneilles. Et encore ces poissons morts que